

velles presque toujours exagérées des Etats-Unis, où, disait-on, les Drs. Nelson et Côte organisaient une force armée considérable pour venir délivrer le pays. Un peu de réflexion alors nous eût vite convaincus que la *délivrance* ne pouvait s'opérer par ce moyen ; que l'occasion, beaucoup plus favorable en 1837, ayant été manquée, il devenait impossible, en 1838, d'obtenir aucun résultat sérieux, et que les sympathies individuelles, aux Etats-Unis, devaient rester impuissantes devant notre propre isolement, notre manque absolu d'organisation, et les forces militaires considérables dont le gouvernement colonial pouvait disposer. Nous aurions dû penser aussi que les sympathiseurs ne pouvant, l'eussent-ils voulu, nous faire parvenir aucun secours important d'armes ou d'argent, ceux qui nous excitaient alors à la résistance, nous exposaient à n'arriver qu'à la boucherie, ce qui eut lieu en effet. Mais à cet époque, nous ne songions qu'aux petites tyrannies exercées contre nous ; nous voulions humilier les loyaux ; nous croyions à l'intervention possible du gouvernement américain ; on nous persuadait qu'il finirait bien par s'en mêler, mais qu'il fallait commencer, se compromettre un peu pour qu'il se crût en droit de nous aider efficacement ; tout cela nous paraissait plein de sagesse et de raison, et nous soupirions après le moment où nous pourrions enfin prendre, dans notre partie du pays, une éclatante revanche des malheurs de 1837.

Le 3 Septembre 1838, travaillant avec une dizaine d'hommes sur la terre de mon père, dans la paroisse de St. Jean, je vis venir à moi deux étrangers à travers champs. L'un d'eux était le Dr. Côte, de Napierville. Je le connaissais un peu, et il vint me donner la main puis m'in-

roduisit à son ami, le Dr. Robert Nelson. Après l'échange de quelques paroles, je m'éloignai insensiblement avec eux du groupe d'hommes qui m'entourait, et quand nous fûmes hors de portée de la voix, le Dr. Côte, s'adressant brusquement à moi, me dit : "Poutré, nous sommes en marche pour renverser le gouvernement ; veux-tu nous rejoindre ?" J'avais alors exactement 21 ans ; j'étais fortement atteint d'anglophobie ; je bouillais de colère depuis longtemps, non-seulement à cause des excès inutiles commis cette année-là, mais j'avais surtout à cœur d'humilier nos loyaux de St. Jean, et surtout de leur rendre amères les mesquines tyrannies, les stupides vexations qu'ils n'avaient cessé d'exercer contre nous. Je les voyais passer devant mes yeux la mine hautaine, l'air dédaigneux, l'expression satisfaite de notre humiliation, et je me disais en moi-même : "Ah ! si je pouvais avoir mon tour, une bonne fois." D'ailleurs, je trouvais le travail un peu dur ; une petite révolution s'offrait à moi comme un excellent moyen d'avancement pour moi-même et la seule chance que j'eusse de marcher tête haute devant nos enragés loyaux. Je répondis donc à Côte :

— Cela me va. Ça entre parfaitement dans mes plans ; la chaleur est forte dans les champs, et il me conviendrait beaucoup mieux d'être Gouverneur du pays.

— Pas si vite, pas si vite, répliquait-il, tu n'es pas le seul à pourvoir.

— N'importe marchons toujours, nous verrons après. Je n'en fais pas d'ailleurs une condition. Je me contenterai de moins que cela.

— Nous réussirons, cette fois-ci, reprit Côte.

— Cela serait assez à propos. Car